

Igor Gran

O.N.G!

Roman



Extrait de la publication

O.N.G!

DU MÊME AUTEUR

aux éditions P.O.L

IPSO FACTO, 1998

ACNÉ FESTIVAL, 1999

SPECIMEN MÂLE, 2001

Iegor Gran

O.N.G!

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2003
ISBN : 2-86744-925-1
www.pol-editeur.fr

« La Foulée verte ! La Foulée verte ! » On n’entend plus que ça. Partout, dans les journaux, « La Foulée verte ceci », « La Foulée verte cela ». Des mots durs souvent. Des calomnies. Et des questions, forcément, pour ma personne, comme pluie acide. « Explique-nous, Julien, toi qui as fait partie de l’élite. Punaise, éclaire la lanterne ! Qu’est-ce donc que cette Foulée verte qui a semé tant de trouble dans notre petite ville ? »

Je sens dans ces propos comme une attaque injuste. Les gens ne retiennent que les aspects négatifs de la guerre. Alors j’essaye d’expliquer, calmement, sans bégayer, que la Foulée verte mérite notre respect.

Car la Foulée verte n’est pas de l’écologie ordinaire qui se contente de ramasser les bouteilles en plastique sur les plages. Elle n’est pas rentière, cette

écologie-là, des négligences du consommateur. Elle ne passe pas son temps à aider les personnes âgées dans l'autobus. La Foulée verte ne se résume pas à lire la composition des corn-flakes avant d'en acheter, pas uniquement en tout cas.

« Alors qu'est-ce que c'est, Julien ? »

La Foulée verte est un combat contre soi-même. Chasser les démons des égouts de son âme. Se dépasser. Prouver que chaque cellule de notre corps, chaque pensée de notre esprit méritent l'espace-temps qui leur est alloué. C'est cela, la Foulée verte, et rien de moins. Une exigence permanente. Ça vous déraille le train-train mini-bourgeois.

« Admettons, mais peut-on approcher ton idéal de la Foulée verte par la violence ? Toi qui as vécu aux premières loges du conflit... N'y vois-tu pas quelque contradiction avec votre idéologie pacifiste ? »

Ma réponse les étonne. N'en déplaise aux hypocrites, la guerre, comme beaucoup d'activités humaines, peut se transformer en un catalyseur d'épanouissement personnel. Celui qui l'utilise à bon escient, au moment propice, en restant critique envers soi-même, celui qui sait garder dans la guerre son cœur d'enfant, celui-là se rapproche de son absolu. Notre grand duel avec *Enfance et vaccin*, malgré ses débordements malheureux – comme dans toute guerre, hélas –, est un exemple de droiture.

« Des preuves, Julien ! Assez de ce blabla mortel théorique ! Du tangible ! Du béton ! »

J'en ai des tonnes, justement. Prenez mes camarades. Prenez Josas, Celsa, etc. La guerre leur a ouvert des horizons nouveaux. Quelques jours de lutte ont suffi pour que leur vie prenne ce tournant mystique dont on rêve tous. Avant, ils vivaient leur quotidien, ils démontaient les usines polluantes et traquaient le braconnier, ils interpellaient les politiques et arraisonnaient les tankers, ils servaient la noble cause de la Foulée verte, ce qui n'est pas rien, mais leur exaltation de jeunesse avait cédé la place à un professionnalisme morne. Sans l'aiguillon *Enfance et vaccin*, ne risquaient-ils pas de se fourvoyer dans un militantisme aux relents bureaucratiques ?

Prenez Ulis, un mois avant l'embrasement. Le grand Ulis. L'homme qui a fait l'Exxon Valdez. Le timonier de l'arc-en-ciel. Le camarade aux mille médailles. Solide, ouvert, altruiste et... Que sont les mots pour qualifier une personne remarquable ? Les mots sont des papillons. Leur danse ne change pas le paysage majestueux. On les écrit, on fait des efforts, et ils s'envolent, ingrats, emportés par un souffle puissant. Mes mots, un éternuement d'Ulis suffirait à les pulvériser.

Seule reste l'immensité. Et mon incapacité à la décrire.

Cela dit, j'ai beaucoup progressé. À la Foulée verte, mon écriture a mûri. À force de transcrire les

réunions de travail, j'ai pris du métier. C'est en forgeant qu'on devient écrivain.

Pourtant je n'avais pas postulé pour écrire, enfin pas spécialement. Je cherchais un stage qui donne du lustre à une vie franchement terne, tout en mettant en valeur mes nombreuses qualités inexploitées, à savoir : mon désir du travail en équipe, mes préoccupations éthiques, mon respect des hommes car ce sont eux qui font l'opulence du corps social, mon envie de dépasser les clivages travail-loisirs, et bien d'autres qu'il serait fastidieux d'énumérer ici mais que j'ai pris soin de mettre dans ma lettre de motivation. J'ai écrit tout le mépris que j'avais pour le tissu économique où poussait ma famille : un paternel ingénieur, fourré dans la zone industrielle, collectionneur de cartes postales de Clamart, la terre de nos ancêtres, une maternelle au foyer, comme une brave maternelle qui se délabre, sans autre ambition dans la vie que la décoration de notre pavillon et la belle mine du frigidaire.

J'avais vingt-cinq ans. Évidemment, à vingt-cinq ans, je me préoccupais déjà de notre environnement, à ma modeste échelle. Je triais mes déchets. Je montrais du doigt les pots d'échappement qui expectoraient. J'évitais de manger les plats avec des colorants, qu'ils fussent ou non d'origine animale. Comme shampooing, je prenais Timoteï aux plantes médicinales. Je regardais

de haut les comportements consuméristes et je me méfiais de la publicité. J'essayais d'arrêter de fumer, j'étais descendu à quatre cigarettes par jour.

Ces minuscules combats du quotidien, je les ai notés dans mon cévé. Sans embellir, ni rien. J'ai joué l'honnêteté. Je me suis appliqué à construire des phrases simples, au ton délié, propre à me rendre sympathique. J'ai adressé le tout à la Foulée verte, antenne régionale, 101, avenue du Général-Leclerc, le grand immeuble que vous connaissez, avec le drapeau de la Foulée verte à son sommet, et l'inscription *La Foulée verte* en lettres néon.

J'ai été admis aux entretiens. Une lettre sobre, presque spartiate. « Monsieur, vous êtes admissible. » Ça m'a fait un choc. C'était la première fois que l'on me prenait comme dans du beurre, aussi facilement. J'en ai conçu un immense espoir.

Ulis m'a fait entrer dans son bureau. Et là, d'emblée, j'ai compris que je n'étais pas dans une entreprise banale. Au-dessus de l'ordinateur, là où les pédégés ordinaires accrochent un tableau, sans se rendre compte qu'ils soulignent ainsi leur soumission à l'ordre mini-bourgeois fait de stéréotypes autant sociaux qu'esthétiques, Ulis avait mis une grande photo du détroit du Prince William – c'était marqué en bas – où les plages magnifiques fraîchement enneigées se découpaient sur une longue traînée de cirage.

Les bras en croix, il a gémi :

– Le golfe de l’Alaska. Nous sommes le 24 mars 1989. Jour maudit. La pendule s’est arrêtée. Deux cent cinquante mille barils de brut. Un Hiroshima écologique. Deux cent cinquante mille oiseaux des mers, deux mille huit cents otaries, vingt-deux baleines... Mon karma souffre...

Puis il a chuchoté le nom honni :

– Exxon Valdez.

Je restais sans voix devant la beauté souillée par la négligence humaine.

Après une minute de silence, il a pris ma graphologie et les résultats du test de Rorschach qu’il a lus attentivement, puis il m’a dit de sa voix paisible :

– Ton cévé me plaît... Je sens... Comme si tu portais en toi le tigre à la montagne. Une fougue, une impatience à en découdre... Seulement... Il faudrait arrêter de fumer... T’as encore grave de choses à découvrir, petit. Tu voudrais faire quoi à la Foulée verte ?

J’ai compris que c’était une de ces questions classiques qui servent à vérifier la motivation, et j’ai déclamé sur un ton enthousiaste :

– Contre châtier meuh nucléaire, folie planète sauver les hommes. Pollution zizi trachefond.

En réalité, je ne bégayais pas tant que ça. D’ailleurs on me comprenait très bien, que ce fût à la boulangerie, au café ou chez moi. Mais là j’étais nerveux, il y avait mon avenir en jeu, je bafouillais

plus que d'habitude, et plus je bafouillais, plus j'étais nerveux, c'est l'engrenage classique du bègue, alors pour les mots que je n'arrivais vraiment pas à prononcer, j'ai cherché des équivalents, avec des hauts et des bas, je le reconnais.

Il a fait une grimace.

– Calmos, petit. Laisse tes nerfs en paix. On n'est pas à l'armée ici. (Curieux qu'il m'ait dit ça compte tenu de ce qui s'est passé ensuite.) Exprime-toi calmement. Personne te mangera.

Alors j'ai répété :

– Peut-on industriels au monde quelques mains laisser? Pollute, pollure, polluche wigwam.

Il a hoché la tête.

– Celsa, viens voir!

Du bureau voisin est entrée Celsa. Elle portait une... Sa bouche était... Les yeux, le nez, la démarche... Un élastique rose, épais comme une jarretière, serrait les cheveux en un bouquet qui... La gorge sèche, je me suis surpris à mordiller la langue. J'avais envie d'une cigarette, là, en plein entretien.

– Dis-moi, Celsa... Le Julien, là... Il est bègue.

– Ah bon? C'est pas marqué sur sa grapho.

– Comment veux-tu qu'on le garde? Il sera incapable de prendre la parole dans les contextes hostiles, face aux grands industriels, face aux journalistes.

Celsa a hoché du menton.

– Sa lettre de motivation est bien écrite, pourtant.

J'allais répondre par une longue tirade où je voulais expliquer que je n'ai jamais été un parleur, certes, surtout avec mon bégaiement, mais que je me défendais à l'écrit, car je voulais bien devenir écrivain plus tard, quand j'aurais suffisamment défendu de nobles causes et progressé socialement, car il n'y avait pas de raison, car tout le monde publiait pourquoi pas moi, car je me sentais tourmenté de l'intérieur, car la misère du monde, car car ! Voilà ce que je voulais dire, mais j'avais la langue prise dans la gorge et je ne savais comment aborder la phrase. J'ai juste fait quelques gestes.

Ils n'ont rien compris. Dialogue de muets.

Ulis s'apprêtait déjà à envoyer mon cévê dans la corbeille des recyclables quand Celsa a eu l'idée qui a débloqué la situation.

– Avec son défaut d'élocution, on peut le faire passer en quota « handicapés », si l'on brode un peu. Un, le ministère de la Solidarité nous débloquera des subventions. Deux, on nous fera muser en comité central. Tu gagneras en notoriété et... Qu'une antenne régionale comme la nôtre se préoccupe autant du sort des anormaux, ça en bouchera plus d'un, là-haut.

Ulis a protesté.

– Les déficients travaillent mal.

Alors Celsa a éclaté. Elle a dit tout le mal qu'elle pensait des individus qui n'aimaient pas les handicapés, elle les a réduits en poudreuse, eux et leurs préjugés dignes du Moyen Âge. Ullis n'en menait pas large. Lui, le caïd qui a fait l'Exxon Valdez! Pan-pan cu-cul! Une femme en colère c'est redoutable, alors Celsa! Il s'est tassé dans son fauteuil de chef de corps. Les badges de la Foulée verte qu'il exhibait à la poitrine ne le sauvaient pas plus que les pagnes indiens ne protégeaient des balles USA. Miraculeuse Celsa! Tout déconfit il était.

Pour finir, elle lui a demandé :

– C'est-y pas toi qui avais besoin d'un secrétaire?

Et c'est ainsi que j'ai décroché mon stage.

Le soir, face à mon paternel, je jubilais.

Il était coincé dans son micro-fauteuil en cuir d'animal, il sirotait son *Monde* de mini-bourgeois pour se donner de l'importance, il n'en lisait pas le tiers, c'était de la figuration, *Le Monde*, les énormes pages remplies de nouvelles allaient à la poubelle chaque soir, et moi je songeais aux arbres qu'il avait fallu sacrifier pour satisfaire, chez lui comme chez ses semblables, cette odieuse soif de paraître.

– Le pétrole va encore augmenter, a dit paternel de sa voix de messie.

Je savais qu'il pensait à notre fioul domestique, il se réjouissait d'avoir fait le plein il y a quelques jours, le petit pavillon propre que l'on habitait

aurait sa dose de calories à moindres frais. Je n'ai pas répondu. Je me contentais de le fixer. Il devait y avoir dans mon regard une arrogance insolite car paternel m'a examiné longuement. Je ne baissais toujours pas, alors le *Monde* a été plié, les demi-lunes rangées, ses petits yeux fonciers m'ont scanné, et, ne trouvant pas d'explication satisfaisante à mon étrange attitude, le paternel s'est inquiété de mon avenir :

– T'as eu des réponses pour ton stage d'été?... Tu veux que j'en parle dans ma boîte?... J'ai de bonnes relations avec les établissements Machepot, tu sais, les pots d'échappement, ils auront besoin de quelqu'un en août...

Et là, avec mon offre de stage en poche, j'ai enfin pu enduire le paternel de condescendance onctueuse. Ta petite vie de merde, avais-je envie de lui dire, ton pavillon de merde, ta Volvo de merde, ton *Monde* de merde, et le reste, de merde également, ne valent rien à côté de la grandeur de la Foulée verte qui m'a admis en son sein. Tudieu, je ne sais pas ce qui m'a retenu.

Je lui ai lancé le mot « générosité » à la figure. Il m'a regardé de ses yeux aspirine. On voyait qu'il ne comprenait pas. J'ai répété : « Générosité. » Plusieurs fois, sur tous les tons. « Tésironégé, quoi ! » Je criais presque. Il n'y avait rien à faire. Le service d'une grande cause, le sacrifice du confort personnel pour le bien du collectif, tous les merveilleux altruismes auxquels j'avais accès maintenant, lui ont toujours

été impénétrables, et ce n'était pas sa messe du dimanche qui y changeait quoi que ce soit.

– Pourquoi tu t'énerves? a demandé paternel. On a du mal à te déchiffrer. Si tu faisais un effort, tu te débrouillerais, j'en suis sûr. Comment veux-tu réussir tes entretiens d'embauche, si tu t'obstines à massacrer les phrases?

– Et avec les filles ça irait mieux, a enchéri maternelle.

Elle sortait de la cuisine avec un clafoutis.

Cette image du nirvana familial préfabriqué puait tellement à mon cœur que j'ai claqué la porte de ma chambre. Je me suis appliqué à dérrouiller mon vélo et je ne suis pas descendu de la soirée. À quoi bon voir leurs têtes fétides? Quand je songeais aux lendemains, à ces grandes responsabilités qui m'attendaient, mon esprit frissonnait de bonheur et les parents disparaissaient de mes pensées.

Je n'ai pas été déçu. Les jours suivants ont été une félicité. La Foulée verte m'a confié de suite des missions valorisantes. J'ai participé à l'organisation de la Journée du vent. J'ai rédigé le texte de notre lettre d'information que l'on a diffusée par courrier électronique. L'imprimerie des autocollants arc-en-ciel m'a appelé plusieurs fois pour des bons à tirer. Je me dépensais sans compter, et comme je ne pensais plus à fumer, ou si peu, je me croyais définitivement sorti de l'ornière. C'est bête à dire mais jamais je n'avais vécu aussi intensément.

Le travail dont j'étais le plus fier, vous vous en doutez, c'était mon rôle de secrétaire. On m'a donné un grand cahier à spirale comme en ont les vrais écrivains, un bic rongé par le stagiaire précédent, une feuille de paye sur laquelle on avait tamponné « écrivain bénévole sans solde » et « handicapé classe 4 », un tabouret pliable que je devais toujours avoir sur moi pour économiser mes forces au cas où un discours d'Ulis s'éterniserait. Je devais le suivre partout.

À l'époque – début juillet – nous étions seuls dans l'immeuble. Nos locaux s'étendaient du premier au troisième, le rez-de-chaussée étant réservé à l'entrée en marbre et à l'ascenseur géant. Il y avait aussi un parking luxueux qui ne nous servait pas à grand-chose car on venait tous à vélo, on avait même pensé à le sous-louer. Un bien joli immeuble qu'on avait ! Le patio était enrobé de plantes vertes. Un bassin strié de poissons rouges exhalait une fraîcheur bienfaisante et parvenue. La hauteur sous plafond faisait penser à une cathédrale.

Il va sans dire que l'on s'attache très vite à ce standing. Ulis, qui avait connu la période glorieuse des campings sauvages, quand un sac à dos rempli de prospectus était l'unique bureau du militant, le grand Ulis se laissait aller à savourer la petite musique de nuit qui jouait dans l'ascenseur.

Surtout, l'immeuble était idéalement situé, en plein ventre de notre petite ville, pas loin du mar-

ché, un endroit stratégique quand on est à la recherche permanente de bénévoles. C'est bien simple, on ne pouvait le manquer, qu'on allât chez le percepteur ou au supermarché, à l'auto-école ou aux pompes funèbres. Notre drapeau était plus visible que l'hôtel de ville. Ajoutons qu'une étude notariale obèse était à deux pas, ce qui nous procurait des revenus réguliers par le biais de donations et testaments.

La Foulée verte occupait ces murs depuis une année environ, et les affaires marchaient tellement bien qu'Ulis envisageait de postuler pour les deux étages restants, il avait déjà écrit au proprio, lui demandant de nous réserver l'immeuble dans sa totalité à partir de l'automne. On nous avait répondu favorablement, l'immeuble serait à nous, à condition que l'on acceptât une modeste hausse de loyer. On en était au marchandage, et l'affaire s'annonçait plutôt bien, quand tout a basculé.

Un vendredi, fin juillet, il y a eu ce coup de fil.

Furieux, Ulis tournait dans ses mains le combiné du téléphone. À l'autre bout, le proprio faisait des ronds de jambes, comme quoi ce n'était que temporaire, douze à vingt-quatre mois maximum, vous verrez tout se passera bien, il ne pouvait tout de même pas garder inoccupés les étages quatre et cinq sous prétexte que l'on mettait du temps à signer. Ils avaient payé d'avance trois mois de loyer, eux, ce qui ne gâchait pas le tableau.

Qui ça, « eux » ? s'est-on demandé.

« Ah, vous serez enchantés, a dit le proprio, c'est des comme vous », et on a entendu son rire bas de gamme étrangler le combiné. « Ils sont gentils, les gars d'*Enfance et vaccin*, disait le proprio, ne défendent-ils pas comme vous des valeurs hautement non gouvernementales, surhumaines pour ainsi dire ? Vous serez les meilleurs amis du monde ! »

Gentils ? Mes glandes ! On n'allait pas tarder à les voir à l'œuvre.

Le week-end a passé dans les joies estivales, on se serait cru en juillet 1914, la douceur de la paix régnait dans nos cœurs. Samedi, on a manifesté avec succès contre l'élargissement de l'auto-route dans la zone industrielle, et dimanche j'ai fait la quête au marché pour les pingouins de l'Arctique. Mon tronc était lourd, ma tête légère, mon esprit rempli de dévouement considérait la populace avec un mépris pétillant. Comme leurs préoccupations matérialistes me semblaient médiocres ! Franchement, s'il fallait choisir entre mener une vie de ménagère ou de pingouin, même de l'Arctique, je n'aurais pas hésité. J'éprouvais un réel plaisir à regarder les gens dans les yeux. Il n'y a pas de meilleur bien-être que le sentiment de supériorité.

Seulement lundi est venu, un lundi d'infortune où la guerre s'est enclenchée.

Achévé d'imprimer en novembre 2002
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1798 – N° d'imprimeur : 022837
Dépôt légal : janvier 2003

Imprimé en France



Iegor Gran
O.N.G !

Cette édition électronique du livre
O.N.G ! de IEGOR GRAN
a été réalisée le 8 septembre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2002
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782867449253 - Numéro d'édition : 2733).
Code Sodis : N45244 - ISBN : 9782818007624
Numéro d'édition : 230293.